

LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Barthélémy MICHELET

Jocrisse sous le manteau de Platon

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1906, tome 8, p. 166-179

© Abbaye de Saint-Maurice 2010

Jocrisse sous le manteau de Platon

Il serait inutile de revenir sur la question Heredia (1), — elle est jugée d'ailleurs. Mais devant les affirmations de M. Charles St-Maurice encombré de l'inénarrable *Philosophus* quelques explications sont nécessaires encore.

L'article de *Philosophus* ne porte pas : écartant le clinquant dont il est chargé, nous allons simplement mettre à nu les inexactitudes de la *Largeur d'un poète*.

Or, M. Ch. St-Maurice, est-il vrai, que dans la *Largeur d'un poète*, vous ayez affirmé, soutenu et proclamé :

1° Que *les genres décadent, symboliste et parnassien ne se distinguent guère*, puisque vous vous apitoyez sur les poèmes « de Verlaine, de Mallarmé, de Heredia, simples équilibristes en matière d'adjectifs » etc, et que, selon vous, de Heredia est lui-même à la fois symboliste et parnassien ? — C'est là le point principal sur lequel portait notre réponse. Pourquoi *Philosophus* n'en souffle-t-il mot ? Probablement parce qu'il n'y a rien à dire.

2° Que *de Heredia est un piètre écrivain*, lequel cependant « s'il ne se fût pas entêté dans des formules qui n'ont d'original que leur cocasserie, aurait pu faire un poète des plus moyens » !?

(1) Ce que nous avons dit de Heredia dans notre précédent article ne saurait être contrové. De divers côtés on nous en rend le témoignage. Nous le disons non par une vaine satisfaction d'amour-propre, mais pour l'amour de la cause. Voici ce que nous écrit un *prêtre, docteur ès lettres*:

« Et maintenant permettez-moi de vous féliciter pour les articles très intéressants et si fouillés que vous avez publiés sur Heredia. Comme M. Mariétan vous l'a appris sans doute, j'ai été si fort indigné des procédés cavaliers et inintelligents dont usait cet anonyme à l'égard de ce poète, qui est vraiment en son genre un grand poète, que je n'ai pu m'empêcher de montrer au Directeur de cette revue mon plus vif mécontentement. Votre étude a été pour moi, et pour d'autres, un soulagement. »

3° Que *de Heredia a écrit pour n'être pas compris*, qu'il a préféré être « un maître dans le genre obscur et *indéchiffrable* », que ses œuvres sont « au-dessous des rébus d'almanach, car les rébus se devinent parfois, et les poèmes des symbolistes (?) et des décadents (?) ne se déchiffrent jamais » ?

C'est à la vérité, la seule accusation que Philosophus ose prendre à son compte. Nous en reparlerons.

4° N'avez-vous pas eu la hardiesse d'écrire que ceux qui accordent des louanges à des poètes tels que Heredia sont des hommes « invraisemblablement tombés dans toutes les décadences de l'esprit sans parler de celles du cœur » ? — Qu'importe que ces hommes soient les meilleurs juges de France, qu'ils s'appellent Coppée, Lemaître, Brunetière, Doumic, de Vogüé, Bourget, Anatole France, Mendès, Hantaux, etc, qu'ils soient rédacteurs à la *Quinzaine*, à la *Croix*, à la *Revue des Deux-Mondes*, au *Journal des Débats*, au *Mois littéraire et pittoresque*, aux *Etudes des Rév. Pères Jésuites*, etc.

5° Et après vous être escrimé, tout le long de votre article contre le genre Mallarmé ne couronnez-vous pas vous-même votre chef-d'œuvre par une phrase du plus pur décadent ? Oyez-nous ceci : « *Et la Tour d'ivoire sanglote de pitié en présence de tous les deux* » ! — Recommandée à Philosophus. Ma foi, nous croyons bien que si la Tour d'ivoire a jamais pleuré, c'est en présence d'un article qui révèle une critique aussi peu fondée

Encore une fois. M. Charles avez-vous dit cela oui ou non ? nous avons montré dans notre précédente étude ce que valent ces stupéfiantes affirmations, et d'autres que nous passons ; nous n'avons par conséquent pas à y revenir, sauf pour ce qui regarde la « déchiffrabilité. »

La tâche de l'interprète n'était pas difficile : il s'agissait simplement d'enfiler, à côté de la question, quelques phrases plus ou moins insignifiantes, cela à l'unique fin de se donner une contenance. Et Philosophus accomplit bravement son

devoir. Le seul point qu'il nous conteste c'est que de Heredia soit « déchiffrable ». Le reste est un jeu de scène. Aussi n'avons-nous dit ce qui précède que pour ramener l'attention sur les points en litige et ne pas permettre que l'on se perde dans les sentiers de traverse où s'engage le candide *Philosophus* afin de masquer la déconfiture de son client.

Les points établis pour nous ne souffrent donc guère des banalités servies par *Philosophus*. Ils sont au contraire plus solidement fixés que jamais par l'impuissance même où l'on se trouve de fournir contre eux une argumentation qui vaille. Résultat d'une étude sérieuse et approfondie, notre jugement est confirmé, on l'a vu, par les témoignages les plus autorisés, tandis que notre adversaire n'en a pu citer un seul à son appui.

D'ailleurs la réponse du « profane » a l'air d'une gaminerie plutôt que d'une critique sérieuse, tant c'est légèrement pensé et vide de raisonnement. Et pourtant, rien n'égale sa suffisance, si n'est peut-être son allure d'interprète maladroit.

Ce qui de prime-abord saute aux yeux dans l'article de *Philosophus*, c'est que lui-même ne connaît pas de Heredia, qu'il n'a pas lu les *Trophées* ! Cela éclate dans toutes les phrases de son factum. Parlant du sonnet en question, qu'il appelle *le plus achevé* ! il a soin d'ajouter : *nous assure-t-on*, parce que n'ayant probablement pas lu les autres, il ne peut juger par lui-même. Plus loin, lorsqu'il s'agit d'établir une comparaison entre les classiques ou les romantiques et le poète qui nous occupe, ce n'est pas l'œuvre de Heredia qu'il faut mettre en regard des chefs d'œuvre de Racine, Corneille, Lamartine, etc, mais « les strophes citées par M. Ch. St Maurice » : naturellement, puisqu'il n'en connaît pas d'autres, du moins d'après son article-fantaisie. Mais alors comment ose-t-on donner son appréciation sur un poète que l'on ne connaît point ?... Ah ! lecteurs, ne réclamez pas, ne vous étonnez de rien ! Monsieur est philosophe.

Passons aux arguments. Il n'y en a pas lourd. Voyons :

le premier et à vrai dire le seul argument, se réduit à ceci : L'œuvre de Heredia n'est pas claire et à la portée de tout le monde parce que « les strophes citées par M. Charles St-Maurice » ne le sont pas, et celles-ci ne le sont pas puisque M. Michelet a mis trois laborieuses pages à les expliquer. Deux sophismes monsieur le Philosophe !

Le premier, qui se dégage de l'ensemble de l'article, n'est qu'une arlequinade. Comment peut-on raisonner de la sorte ? Depuis quand juge-t-on de toute l'œuvre d'un écrivain par un seul sonnet, quelle qu'en soit la facture ? Ce sonnet serait vraiment obscur qu'on n'aurait pas, même alors, le droit de généraliser et, par lui, de juger de l'œuvre entière. Quel est nous vous le demandons, le poète qui n'a pas quelque vers médiocre à sa charge ? Tenez,

Nul n'a fait tant de vers ni si beaux ni si drôles, (1)
a-t-on pu dire de Victor Hugo, et les Classiques ne sont pas mieux partagés. Ainsi « Corneille est un écrivain très inégal. Il a écrit parfois aussi mal que personne, c'est-à-dire d'un style absolument pénible et obscur ». (2)

On le voit, si de Heredia pouvait être appelé obscur, il le serait en bonne compagnie. Mais il ne l'est pas, car ses poésies, à part quelques exceptions, sont claires, à la portée même du commun des lecteurs. Un exemple pris au hasard suffira pour le prouver :

M a r i s S t e l l a

Sous les coiffes de lin, toutes croisant leurs bras
Vêtus de laine rude ou de mince percale,
Les femmes, à genoux sur le roc de la cale,
Regardent l'Océan blanchir l'île de Batz.

Les hommes, pères, fils, maris, amants, là-bas,
Avec ceux de Paimpol, d'Audierne et de Cancale,
Vers le Nord, sont partis pour la lointaine escale.
Que de hardis pêcheurs qui ne reviendront pas !

(1) Louis Veillot : *Œuvres poétiques*, p. 244.

(2) Emile Faguet : *Dix-septième siècle, études littéraires*, p. 11.

Par-dessus la rumeur de la mer et des côtes
Le chant plaintif s'élève, invoquant à voix hautes
L'Etoile sainte, espoir des marins en péril ;

Et l'Angélus, courbant tous ces fronts noirs de hâle.
Des clochers de Roscoff à ceux de Sybiril
S'envole, tinte et meurt dans le ciel rose et pâle.

On verra par un exemple que nous donnerons comme Page oubliée dans le prochain n° que les sonnets historiques eux-mêmes ne sont pas d'une si difficile compréhension. Nous avouons cependant que, pour ceux-là, il faut une certaine préparation, et nous comprenons fort bien qu'un lecteur ordinaire qui, de but en blanc, se met à les lire, les trouve un peu obscurs. Mais conclure de là et pour cela que cette poésie n'est et ne sera jamais classique, c'est autre chose ! En le disant, Philosophus me fait songer à certain potache qui, en abordant l'algèbre, *se récriait* que ses manuels n'étaient pas scientifiques parce qu'il n'y comprenait rien !

Ceci nous amène au 2^e sophisme, — exprimé en toutes lettres. L'examen en vaut la peine. Auparavant « le sonnet eu question » ne valait rien parce qu'il était « *indéchiffrable* » ; aujourd'hui, au contraire, c'est parce qu'il a été « *déchiffré* » !... Ma foi cela devient d'un philosophique !...

Mais, nous vous le demandons, le fait que nous avons ajouté quelques notes explicatives au sonnet intitulé *Après Cannes*, prouve-t-il qu'il est par lui-même indéchiffrable ?... Les vers 236 de l'*Art poétique* de Boileau (édition Poussielgue) — œuvre classique par excellence, — n'occupent-ils pas 105 pages, tant il y a de notes et de commentaires ? Concluez-vous que Boileau est obscur et que, par suite, il n'est pas classique ! Notre but, d'ailleurs, en commentant ces quelques vers de Heredia était moins d'en faciliter l'intelligence que d'en faire ressortir les différentes beautés et la parfaite exactitude de tous les détails

Philosophus en profite pour nous faire dire des choses auxquelles nous n'avons jamais pensé. Ce que nous avons

voulu établir, relativement à ce sonnet, et ce qui en définitive reste irréfutablement établi, c'est qu'il est irréprochable au point de vue technique et historique, que le grandiose tableau du peuple romain, s'attendant dans l'angoisse, à voir surgir à l'horizon le vainqueur carthaginois, est digne de la grande poésie, qu'il n'est pas « obscur » en soi, et qu'il suffit d'avoir une certaine culture littéraire — nécessaire, il est vrai, — pour en saisir parfaitement le sens et la portée. Ceci, vous êtes bien obligé de le reconnaître ! Or, avon-nous prétendu autre chose ? Où avon-nous affirmé que ce sonnet était de la poésie populaire ? N'avon-nous pas plutôt reconnu le contraire et n'avon-nous pas écrit : « Sans doute *sa poésie est une poésie savante et l'auteur ne fut jamais vraiment populaire*, mais cette gloriole il ne l'a jamais ambitionnée ; *son genre ne le comportait pas.* »

Mais pour être écrits plus spécialement pour les lettrés, le sonnet cité et quelques autres qui lui ressemblent, méritent-ils vos anathèmes ?... Ah ! vous croyez donc, vous, que toute œuvre poétique, qui n'est pas immédiatement saisie et comprise par n'importe quel lecteur, est par le fait même dépourvue de toute valeur littéraire ? Ma foi, si cela était vrai, quels chef-d'œuvre il faudrait rayer du patrimoine de nos littératures ! Veuillez en faire l'essai, et présentez au premier lecteur venu certaines pages, jugées excellentes pourtant, de Corneille, de Lamartine ou de Hugo (1) : vous verrez bien si, tout de suite, sans explication préalable il en *pénétrera substantiellement le sens et en goûtera les souveraines beautés* ! Le Dante ne disait-il pas que sa *Divine Comédie* « ne peut être saisie qu'au moyen d'une quadruple interprétation : *littérale, allégorique, anagogique et morale* » ? Auriez-vous la hardiesse, par exemple, de placer sous le coup de votre condamnation l'ouvrage immortel d'Alighieri, qu'Ozanam

(1) Sur « l'obscurité » de V. Hugo on consultera avec intérêt la *Correspondance* d'Edmond Rousse, que publie cette année même 1906 le *Correspondant*.

nous fait admirer « tout retentissant des frémissements de la terre et des chants du ciel » ? (2) — Et pourtant, pour comprendre Heredia, pas n'est besoin de quatre interprétations ; quelques notions d'histoire sont suffisantes, nous le répétons.

Mais à quoi bon insister encore ?... de Heredia est obscur et indéchiffrable » : Ch. St-Maurice le déclare et, pour nous le faire constater, le doux Philosophus possède une méthode merveilleuse.

« Prennez, dit-il, un écolier intelligent, faites-lui lire les strophes citées par M. Charles St-Maurice. Il écarquillera les yeux, il sourira malicieusement, et dira : Qu'est-ce qu'il me raconte là ? Je n'en saisis pas un traître mot. » Faites-lui lire, après cela, l'une des plus sublimes envolées de Bossuet ou Massillon, de Corneille ou Racine, de Lamartine ou Victor-Hugo : il se déclarera ravi. C'est qu'il en a pénétré substantiellement le sens, et goûté les souveraines beautés. »

Remarquez que Philosophus ne dit pas : comparez l'œuvre des classiques ou des romantiques à l'œuvre de Heredia, mais « les plus belles envolées » de Bossuet, Massillon, etc, aux « strophes citées par M. Ch. St-Maurice » c'est-à-dire à celles qui ont mérité de servir de pièces à conviction à un adversaire de parti pris.

Et il conclut de là que l'élève n'hésitera pas dans ses préférences ! Je le crois bien ! mais l'élève, s'il est intelligent, vous dira aussi que prendre, pour comparer deux auteurs, ce qu'il y a de meilleur dans l'un et ce qu'il y a de moins parfait dans l'autre, est une méthode bien trop... philosophique ! ! ! Par cette méthode il se fera fort de vous démontrer aussi que Chapelain même est supérieur à Bossuet, !... tant le procédé est légitime et infaillible ! On n'est pas plus naïf !

Non seulement votre système à vous de comparer les auteurs se distingue par sa bizarrerie, mais nous ne voyons pas même quelle comparaison serait possible entre les œuvres que vous citez, c'est-à-dire entre un poème de quatorze vers et une Oraison funèbre, un sermon ou une grande pièce

(2) *La Civilisation au V siècle*, vol. 1, *Du progrès clans les siècles de la décadence* p. 68

dramatique. Allez plutôt établir un parallèle entre Molière et Bossuet !... tant différents sont les genres. Et la chose est d'autant plus difficile quand il s'agit de mettre en regard de l'Aigle de Meaux ou de « *l'ennemi* » du grand Condé des écrivains dont les œuvres sont loin d'avoir l'envergure du *Misanthrope*.

Si vous tenez absolument à comparer, rien ne vous empêche de mettre en rapport Heredia avec les auteurs de sonnets. Cela est tout à fait légitime. Mais quels sonnets soustiendront la comparaison avec les *Trophées* ? Sera-ce celui de Desbreaux

Grand Dieu ! tes jugements sont remplis d'équité,
ou celui de Ronsard :

Quand vous serez bien vieille, au soir, à la chandelle,
ou bien celui de Du Bellay, le *prince du sonnet* :

Heureux qui, comme Ulysse, a fait un beau voyage.

Non, on le constate facilement, ceux-là, pourtant fameux, pas plus que ceux de Voiture, ou ceux de Benserade, ne sont de la taille des sonnets de Heredia. Au dix-neuvième siècle, Théodore de Banville et Anatole de Ségur en écrivirent d'excellents, mais nous ne voyons guère que celui de Musset :

J'ai perdu ma force et ma vie :
Et mes amis et ma gaieté ;

et l'un ou l'autre de Leconte de Lisle ou de Sully-Prudhomme qui ne souffrent pas trop du parallèle ; et encore ces derniers appartiennent-ils à l'école parnassienne.

De Heredia est donc, mieux que Du Bellay le *prince du sonnet*.

« Il s'est contenté de faire excellemment ce qu'il voulait faire avons-nous écrit. Et que peut-on demander de plus à un poète que d'atteindre la perfection dans le genre qu'il s'est choisi ? » Ceci justifie de Heredia de toutes vos accusations, M. Philosophe.

Que si vous tenez absolument à la littérature *populaire*,

écrite pour tout le monde et lue par tout le monde, si cette qualité est pour vous le critérium de la valeur littéraire d'un ouvrage, alors plantez-là la poésie classique aussi bien que la parnassienne, et conduisez vos disciples aux productions plus « claires » de Georges Ohnet, d'Emile Richebourg, d'Alexandre Dumas et même aux aventures fantastiquement scabreuses de Ponson du Terrail. Vous trouverez là de quoi vous satisfaire. Et si les Rougon-Macquart vous sourient, donnez-leur encore vos bonnes grâces : ce sont des œuvres toutes très populaires !!!

A propos d'une phrase de Lacordaire, chevillée là on ne sait pourquoi, Philosophus se demande ensuite où sont les grandes pensées de Heredia, comme si l'auteur des *Trophées* s'était contenté d'aligner des mots sonores pour le seul plaisir de l'oreille. Evidemment, de Heredia posséda surtout le culte de la forme, mais ce n'est pas au détriment du fond. Les pensées ne sont pas absentes de ses œuvres : elles s'y déploient, au contraire, autant qu'un sonnet le comporte et que le comporte le thème développé. Elles s'y trouvent, et parfois même elles répondent noblement à la formule classique : *mentem attonitam facit*. Peut-être évoquent-elles moins directement le sentiment, sont-elles moins de surface et exprimées avec plus d'art, mais elles n'en existent pas moins et autant que l'exigent la conception romantique de la poésie. « Dans l'école romantique, dit un critique éminent que nous aimons à citer parce qu'il est l'une des plus grandes autorités que nous ayons en fait de littérature française, dans l'école romantique, il suffirait d'une expérience personnelle, d'une sensation ou d'une émotion réellement éprouvées, pour donner lieu à une pièce de vers » (1)

Les « grandes pensées ne sont donc pas d'une si capitale importance, surtout dans les petits poèmes à forme fixe, comme le sonnet, où l'art a une part plus grande.

(1) F. Brunetière: L'Evolution de la poésie lyrique, II vol. p. 251.

D'ailleurs, si le rôle de la pensée dans les vers était aussi important que le dit Philosophus, pourquoi M. Ch. St-Maurice maltraite-t-il de la sorte ces messieurs de l'école décadente ? Il devrait savoir que le symbolisme « c'est tout simplement la réintégration de l'idée dans la poésie » (1) ou que c'en est du moins une tentative.

Reconnaissez donc que si de Heredia n'a pas les « grandes envolées » familières à Bossuet, à Corneille ou à Lamartine, il a suffisamment de « pensée » pour répondre parfaitement à ce que l'on attend de lui. La perfection plastique, l'harmonie de la forme suffisent d'ailleurs pour le faire vivre, quoique moins profonde soit sa « philosophie ». Boileau ne vivra-t-il pas autant que la langue française précisément parce qu'il « a suivi sa ligne jusqu'au bout, et donné à son sentiment si restreint du beau toute la perfection plastique qu'il comportait ? » Ne semble-t-il pas que Flaubert se soit trompé, et qu'en ce disant il ait parlé de Heredia ? Et de la gloire de Boileau de Heredia se contente.

Mais voici un argument autrement redoutable, un argument qui va montrer les inconséquences du poète qui nous occupe. *Philosophus* se demande, en effet, et demande aux lecteurs comment

« le ciel rouge est terne. »

Et il ajoute : « Pour ma part, j'ai toujours vu et toujours cru qu'un ciel rouge n'était point terne, et qu'un ciel terne n'était point rouge, mais brumeux et gris.

C'est curieux ; nous, au contraire nous avons toujours vu et toujours cru, que « rouge » se rapporte à *la couleur* et « terne » à *l'éclat*. Or nous n'avons jamais vu que ces deux mots soient synonymes. Ainsi en peinture on distingue très bien les deux choses et l'on dit *rouge terne* par opposition à *rouge brillant*. En minéralogie de même, on donne la couleur et l'éclat comme deux caractères absolument distinctes.

1 Brunetière. 7 vol. p. 250.

Mais, comme le médecin de Molière, *Philosophus* « a changé tout cela » !... Il faudra avertir les lexicologues.

Une chose qui nous surprend davantage sous une plume catholique, c'est la prétention affichée de ne pas reconnaître les mérites de Heredia, parce qu'il n'est pas des « nôtres », qu'il n'a pas été un poète religieux...

Si cela n'est pas un tantinet mesquin, dites-nous comment il faut le qualifier ! Trop souvent déjà on nous accuse, nous catholiques, de nous laisser guider par des préjugés en fait d'art et de lettres trop ; souvent on dit que nous jugeons de parti-pris, que nous rejetons aveuglément tout ce qui ne sort pas de notre camp ; gardons nous de provoquer et de justifier ces accusations par des procédés qui frisent le cabotinage littéraire. Réservons notre intransigeance pour les questions de foi et de mœurs proprement dites, et n'allons pas, en les tenant toujours dressés comme des épouvantails, jeter l'odieux sur des principes que nous aimons et que nous défendons. Certes, personne plus que nous n'est conservateur austère lorsqu'il s'agit du respect de la loi morale dans les productions de l'esprit ; jamais une œuvre qui blesse la règle des mœurs ne sera pour nous vraiment belle : nous avons sur ce sujet des idées bien arrêtées. Mais, ce que nous ne permettons pas c'est qu'on se serve de ces principes comme d'un bouclier derrière lequel la partialité et l'étroitesse d'esprit viennent s'abriter. Nous savons bien que de Heredia a écrit certaines pages qui ne peuvent être mises entre toutes les mains, mais ce n'est pas pour celles-là que nous le louons. Nous serions même assez d'avis, si ces pages constituaient tout son bagage littéraire, qu'on les couvrît, selon l'expression de M. Charles St-Maurice, « d'opaques ombres dans de compliqués souterrains dont la clef serait jetée au plus profond de l'Océan pacifique » ! Mais ces pages-là, peu nombreuses d'ailleurs, doivent-elles nous empêcher de voir les beautés réelles de son œuvre ? Non, car il faut savoir faire la part des

choses. Niez-vous le mérite des *Fables* de La Fontaine parce qu'elles sont les sœurs jumelles de contes lascifs ? Et pourtant il y a loin des quelques allusions légères de Heredia aux immoralités du fabuliste.

De plus, si l'auteur des *Trophées* pencha parfois vers l'indifférence religieuse, s'en suit-il que sa poésie soit moins parfaite ? Nous ne le pensons pas. La place nous manque pour étudier ici le rôle des principes religieux et moraux dans l'art et la littérature ; nous ne pouvons que protester avec force, au nom de la religion que l'on travestit et de l'art que l'on méconnaît, contre les vues étroites de certains critiques qui ne se font pas scrupule de nier l'indépendance de l'art, oubliant que si ce dernier doit en tout point respecter l'idée religieuse et la loi morale, il n'en est pas nécessairement et exclusivement l'esclave. La religion protège les lettres et les arts, elle les seconde et les guide souvent, mais elle n'en est pas *l'unique* inspiratrice. Vouloir systématiquement condamner tout ce qui ne porte pas son cachet, littérairement parlant c'est niais et c'est funeste au point de vue religieux. En somme, cet argument est bon tout au plus à favoriser les préjugés que l'on nourrit contre nous dans un certain monde.

De plus, ce qui aggrave la faute de *Philosophus* et le rend inexcusable, c'est que, non content de raisonner lui-même d'une manière déplorable, il prétend encore récuser le témoignage des grands maîtres de la critique. Est-ce peut-être parce qu'ils ne sont pas de son avis ?... Ainsi il n'accepte pas le jugement de Brunetière... Mais le fait que, dans son *Manuel d'histoire de la littérature*, il n'a pas réservé une place suffisante à « nos grands écrivains à nous » prouve-t-il que, dans *l'Evolution de la poésie lyrique*, il n'ait pas apprécié impartialement de Heredia ? Comme on le voit, le raisonnement de notre philosophe est assez puéril : il suffit de le signaler. Il ne reconnaît pas davantage l'autorité des RR. PP. Jésuites. Ceci est un peu fort. Comment ? les Jésuites auraient sacrifié aux dieux du jour, ils se seraient

constitués les hérauts d'une vogue passagère, ils auraient « craint de remonter le courant ». . eux que l'on accuse déjà de ne pas respecter les gloires consacrées, de ne reconnaître que les réputations édifiées sur des qualités solides, de ne célébrer que le vrai mérite, parfois même en dépit du palais Mazarin !!! Les querelles molinistes influeraient-elles peut-être jusque sur la question Heredia ?...

Des autres auteurs cités, Philosophus ne parle point. C'est comme s'ils n'existaient pas. Parmi eux cependant il y a des figures intéressantes qui, de plus, ne sont pas de l'Académie. A-t-il oublié, par exemple, René Doumic, pour ne rappeler qu'un nom ? Ce critique est pourtant « un homme soumis à la force supérieure de ses convictions », il « est résolument hostile aux recherches de forme un peu hardies, ou qui rompent avec la tradition ; il l'est plus encore aux audaces de pensée ou d'expression dans l'ordre des mœurs » (1) Et c'est cet homme là qui parle de Heredia d'une manière si élogieuse.

C'est vraiment une chose intéressante à constater que les hommages les plus flatteurs accordés à de Heredia viennent précisément des revues les plus franchement catholiques, des critiques les plus austères, les plus conservateurs, les plus intransigeants sur l'application des principes de la moralité littéraire.

M. Philosophus, lui, voit les choses d'une manière différente, mais c'est une singulière manie de prétendre toujours mieux juger que les autres ! On risque, à ce jeu, de s'attirer parfois des épithètes plus ou moins désagréables. Ainsi, « l'hérétique est celui qui a une opinion » a dit Bossuet, et Brunetière, son disciple, d'ajouter que « le malotru sera désormais quiconque se piquera de faire bande à part » !

Ensuite pour couronner l'œuvre par un syllogisme digne de sa griffe, Philosophus argumente de la sorte : « En fait de

(1) Edouard Rod : *M. René Doumic*, dans le *Journal de Genève* du 14 avril 1906.

littérature, il y a des engouements, des vogues et des modes inexplicables » exemple : Delille. Donc la gloire de Heredia passera comme l'herbe des champs.

O Descartes, Kant, Aristote et St Tomas, où êtes-vous ?...

. . . Lecteur, à ces réflexions par trop simples, à ces inconséquences, vous jugerez de la compétence de l'auteur. On le voit, ce n'est, en tout cas, pas un philosophe, ce n'est pas non plus le juge impartial qu'il se proclame, ce n'est pas Aristarque, c'est Jocrisse, mais Jocrisse, revêtu du manteau de Platon.

Enfin, puisqu'à sa suite il nous entraîne dans les arcanes de la philosophie, qu'il nous permette d'épingler ici, en guise d'épilogue et de réflexion morale, un mot de philosophe, d'un vrai celui-là, Ernest Hello, mot que justifie parfaitement l'attitude de notre ergoteur vis-à-vis du poète Heredia :

« L'homme médiocre cherche la virgule qui manque dans le chef-d'œuvre de l'homme de génie. »

BARTH. MICHELET.